



# Bi Feiyu

## Les Triades de Shanghai

Roman traduit du chinois  
par Claude Payen



**Picquier poche**

Extrait de la publication



**BI Feiyu**

*Les Triades  
de Shanghai*

**Roman traduit du chinois  
par Claude Payen**



*Éditions  
Philippe Picquier*

*Ouvrage publié sous la direction de*  
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*L'Opéra de la lune*  
*Trois sœurs*  
*La Plaine*

Titre original : *Shanghai Wangshi*

- © 2003, Bi Feiyu  
First published in China by Jiangsu Art & Literary Publishing House
- © 2007, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française
- © 2010, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Columbia Pictures/Zuma/Corbis

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0172-2

ISSN : 1251-6007

## CHAPITRE 1

### 1

A l'époque, ce n'était pas l'avenue de Nankin. On l'appelait simplement « la grande avenue ». La majeure partie des événements que je vais vous raconter se sont déroulés près de la grande avenue. Je dois avouer que j'éprouve une affection particulière pour les vieux noms car ils ont la saveur du grand Shanghai. Certaines nouveautés plaisent, d'autres non. En tout cas, pour ce qui est des noms, noms de personnes ou noms de lieux, les anciens sont toujours les meilleurs. Ils ont un sens, un goût. Ils ont vécu. Ils sont riches de leur passé et il suffit de les tordre un peu pour en faire jaillir des histoires. Dès qu'on change les noms, leur parfum disparaît et ils n'évoquent plus rien pour nous.

Comment suis-je venu à Shanghai ? C'est le destin. Combien de ceux qui rêvent de venir à Shanghai doivent enfouir leur rêve sous la terre où il se transforme en feu follet pour voler la nuit vers la ville où ils voudraient vivre ? J'avais quatorze

ans quand je suis devenu ce que les Shanghaïens appellent dans leur dialecte un *chilao*, terme peu élogieux qu'on n'aime guère entendre. Mais je me pose la question : serais-je devenu un petit *chilao* si je n'étais pas venu à Shanghai ? Qui ne rêve de venir à Shanghai, le grand Shanghai des concessions étrangères ? Il faut non seulement pouvoir y venir mais le ciel ne donne pas son bol de riz à celui qui ne trouve pas de travail. En outre, il faut pour survivre, apprendre à marcher dans la rue. Ne disait-on pas à l'époque : « Marcher au milieu des voitures, c'est se jeter dans la gueule du tigre. » Vous n'aviez pas sitôt entendu klaxonner que vous étiez déjà avalé par les roues avant et chié par les roues arrière. Le tigre avait eu raison de votre petite vie. Je m'égare. Les ans en sont la cause. Hélas, les paroles qui sont passées à travers les mailles du filet ne peuvent plus être rattrapées. Je reviens à ma question : comment suis-je venu à Shanghai ? C'est à cause de cette femme.

Tous les domestiques avaient entendu Bijou et le patron se disputer. La voix de Bijou semblait tout particulièrement adaptée à la dispute. C'était d'ailleurs cette voix qui fascinait le patron. Il disait souvent :

— Cette gamine, sa voix caresse l'oreille comme du duvet d'oie.

Il prononçait toujours cette phrase en clignant des yeux et en grattant sa tête chauve. Dès qu'on

évoquait le nom de cette jeune femme, son vieux visage ridé affichait une expression de douloureuse impuissance, mais tout le monde savait que cet air malheureux exprimait en réalité le bonheur, un bonheur que, seul, peut éprouver un vieil homme qui a réussi sa vie. Le patron était le chef du gang de la Tête du Tigre. Il ne faisait pas bon lui déplaire. En sa présence, même les étrangers devaient se surveiller. Pourtant, sur ses vieux jours, était apparu dans la Résidence des Tang quelqu'un qui osait lui tenir tête, une jeune personne qui aurait pu être sa petite-fille, une femme fatale d'une ensorcelante beauté. Elle n'était pas l'épouse du patron ; elle n'était pas non plus sa concubine ; elle était tout simplement une femme pour laquelle il dépensait son argent, une moins que rien qu'il entretenait. Lorsqu'ils parlaient entre eux, les domestiques de la Résidence des Tang constataient que plus un homme devient puissant, plus il s'avilit. Il n'éprouve aucun plaisir à voir tout le monde à ses pieds. Pour qu'il reprenne goût à la vie, il faut que quelqu'un se mette en travers de sa route. L'homme aime que les femmes marchent comme des crabes au lieu de filer droit. Qui était cette Bijou ? Une femme qui commençait à gémir dès que l'ombre d'un homme la frôlait. Pourtant, quand elle lui pétait au nez, le patron riait en se grattant la tête. Tous les domestiques étaient au courant : il aimait ça.

Il avait acheté à Bijou une petite maison de style étranger dans un bon quartier de la concession britannique. Depuis plusieurs années, elle se plaignait de ne pas trouver une servante convenable. Le patron lui en avait déjà fourni cinq ou six et il ne comprenait pas pourquoi elle détestait toutes ces jeunes filles. Grande ou petite, grosse ou maigre, aucune n'avait l'heur de lui plaire. Il avait fini par manifester sa mauvaise humeur :

— Comment se fait-il que tu n'en trouves pas une à ton goût ? Je ne peux tout de même pas te donner un mâle !

— Et pourquoi pas ? Les hommes se font bien servir par des femelles !

Le patron avait regardé Deuxième Maître d'un air d'impuissance. Bijou avait déclaré :

— Je veux un mâle.

Sur ces mots, telle une enfant gâtée, elle avait pris dans ses mains les deux oreilles du patron et lui avait secoué la tête comme un petit tambour avant de s'éloigner en tortillant des fesses suivie des yeux par le patron fasciné. D'un air pitoyable, il s'était adressé à Deuxième Maître :

— Faisons-lui plaisir encore une fois. Trouve-lui un jeune coq.

Deuxième Maître avait baissé la tête. Le patron avait aussitôt ajouté :

— Choisis-le bien ! Trouves-en un qui ne chante pas.

Je franchis la lourde porte métallique derrière Deuxième Maître. L'entrée était bien gardée. Une petite porte s'ouvrit soudain à notre gauche. Celui qui l'avait ouverte était un homme de forte taille. Sa peau avait la couleur du suif et son visage était huileux. Ses joues et le dos de ses mains étaient couverts de crins blancs. Les prunelles de ses yeux étaient marron. Le plus inquiétant était ses cils qui donnaient l'impression à celui qu'il fixait d'avoir affaire à un être qui n'était pas vraiment un homme. Ma valise en bois à la main, voyant ses yeux marron braqués sur moi, je titubai sur la barre de seuil. Deuxième Maître tendit la main pour me soutenir et dit calmement :

— N'aie pas peur. C'est un Russe blanc.

Le Russe blanc s'approcha et, avec ses grosses mains, me palpa de haut en bas. Deuxième Maître intervint :

— Le pauvre gamin n'a que quatorze ans.

Le Russe blanc répondit par un rire qui me fit frissonner. Je me collai contre Deuxième Maître qui me rassura :

— C'est toujours comme ça quand on pénètre pour la première fois dans la Résidence des Tang.

La Résidence des Tang était un bâtiment de style occidental. Des pots de fleurs s'alignaient de part et d'autre de l'escalier de pierre et une bordure de splendides azalées courait le long du mur. Dans la cour, le soleil filtrait à travers le feuillage des

platanes. Deuxième Maître obliqua à droite et me conduisit vers la cour de derrière par un étroit sentier bordé d'arbustes décoratifs à feuilles persistantes. Tout était beau et propre. Les briques vertes du mur reflétaient la lumière du soleil. Entendant le léger bruissement de mes semelles de feutre, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver un sentiment de richesse. Je murmurai :

— C'est bien d'être riche.

Deuxième Maître m'entendit.

— Riche ? Où vois-tu la richesse ? Tout l'argent qu'on peut gagner à Shanghai passe par les mains du patron.

— Comment peut-on devenir riche ? demandai-je en changeant ma valise de main.

— Plus tu aimeras l'argent, plus l'argent t'aimera.

— L'argent va m'aimer ?

— L'argent aime tous ceux qui viennent à Shanghai, répondit Deuxième Maître d'un ton parfaitement naturel. Reste à savoir si tu sauras obéir à l'argent.

Deuxième Maître aimait parler. Il n'arrêtait pas une seconde. J'avais de la chance d'être tombé sur un homme loquace car les hommes loquaces sont en général plus gentils que les hommes taciturnes. Je repris :

— Comment dois-je m'y prendre pour obéir à l'argent ? Quel genre d'ordres l'argent peut-il me donner ?

— Quel genre d'ordres ? Des ordres en shanghaien, bien sûr.

J'avançai de deux pas.

— Alors, j'obéirai à l'argent.

Deuxième Maître sourit d'un air indulgent et dit en me caressant la tête :

— Tu dois d'abord commencer par m'obéir. Tu veux de l'argent pour quoi faire ?

— Pour rentrer chez moi et ouvrir une boutique de tofu, une boutique de tofu de première qualité.

— Une boutique de tofu, c'est vraiment de la bricole.

Une servante venait dans notre direction. Elle portait un gros pain de glace fumant. En arrivant à la hauteur de Deuxième Maître, elle le salua respectueusement :

— Deuxième Maître.

Il répondit à son salut par un signe de tête et un grognement. Quand je revois la scène, je me dis que Deuxième Maître était un personnage intéressant. C'est de lui que j'ai appris l'essentiel de ce qui a fait de moi un homme. Il avait quelque chose à enseigner à tous ceux qui le côtoyaient. Il aimait parler comme j'aime parler maintenant. Quand on vieillit, les dents ne peuvent plus contrôler la langue. Deuxième Maître savait se contenter de peu. Il était heureux d'avoir un travail respectable dans le gang de la Tête du Tigre. En réalité, quand j'y réfléchis, il était à plaindre. Il

était très intelligent. Il se dépensait entièrement pour les autres. Du matin au soir, il observait et écoutait, toujours aux aguets pour ne rien perdre de ce qui se passait autour de lui. Tout cela dans quel but ? Pour se comporter comme un homme dans le monde où il vivait, mais plus il essayait de se comporter comme un homme, plus il se comportait comme un chien. La loi du Milieu voulait qu'il en soit ainsi. J'étais à Shanghai depuis peu lorsqu'il lui arriva malheur. Il aurait pu ne pas mourir mais son indéfectible fidélité à l'égard du patron Tang fut la cause de sa mort. La fidélité envers un maître est une chose normale. Toutefois, poussée à l'extrême, elle devient dangereuse. Le manque de fidélité peut conduire à la catastrophe mais l'excès de fidélité peut y conduire encore mieux. Deuxième Maître causa sa propre mort. Si j'avais eu plus d'expérience à l'époque, je lui aurais conseillé d'agir autrement, mais que pouvais-je comprendre alors ? Je n'avais que quatorze ans.

Ce fut dans la salle de bains et non dans la cuisine qu'il me conduisit d'abord. Au moment où nous arrivions devant la porte, la grosse cloche retentit. Je comptai six coups. Je demandai :

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui sonne si fort ?

Deuxième Maître répondit en ouvrant la porte :

— C'est la cloche, le coq de fer du grand Shanghai.

Pénétrant dans la salle de bains, il m'ordonna :  
— Déshabille-toi ! Tu empoisonnes.

Je regardai la baignoire. Elle était immense. Les flammes du fourneau éclairaient le mur d'une lueur orangée. Deuxième Maître s'impatienta :

— Dépêche-toi un peu !

Je défis un par un mes boutons. Ma veste en grosse toile était trempée de sueur. Je laissai mes vêtements tomber en tas sur le sol et je soulevai mon derrière pour entrer dans l'eau chaude. Je me retrouvai aussitôt au milieu d'une vapeur blanche qui montait vers le plafond. A l'aide de pincettes, Deuxième Maître ramassa mes vêtements et les introduisit dans le fourneau. Avant que j'aie eu le temps de protester, je vis sur le mur le reflet orangé des flammes qui les dévoraient. Quand leur éclat se fut atténué, je ne pus m'empêcher d'éprouver un pincement au cœur. Comme si je n'étais pas là, Deuxième Maître pénétra dans la baignoire et plongea sa tête sous l'eau. Il la ressortit au bout d'un long moment. Les cheveux collés sur son front, il était vraiment comique. Il était de bonne humeur et, dans le brouillard, il me souriait. Je souris à mon tour. Regardant les flammes rougeoyer sur le mur, je ressentis un immense bonheur. Il demanda :

— Sais-tu pourquoi tu as pu pénétrer dans la Résidence des Tang ?

Le menton dans l'eau, je secouai la tête.

— Tu as de la chance, gamin, c'est parce que tu t'appelles Tang.

Et il ajouta en se tortillant joyeusement :

— Ici, il suffit qu'on s'appelle Tang pour que tout s'arrange. Tu t'appelles Tang et tu es entré dans la Résidence des Tang, alors tout est pour le mieux. Gamin, dans la Résidence des Tang, tu n'es qu'un petit rat mais, dès que tu franchiras le seuil, tous les chats que tu rencontreras t'appelleront respectueusement « Maître ». Pourtant, tu ne devras pas commettre la moindre erreur. Quand tu devras rester sagement dans ton trou, tu resteras sagement dans ton trou. Dans le grand Shanghai, il faut savoir quand avancer et quand reculer, quand ouvrir la bouche et quand la fermer. Cela s'apprend. Si tu fais un seul faux pas, clac ! le piège se refermera sur toi et ce sera fini. Tu n'auras pas une deuxième chance. C'est comme ça dans le grand Shanghai. Tu es encore jeune et tu ne peux pas comprendre. N'oublie pas, petit rat.

— Je n'oublierai pas.

Deuxième Maître m'appuya sur la tête et la frotta avec la savonnette étrangère. Je sentais les bulles grésiller comme si des petits crabes couraient sur ma tête. Deuxième Maître me mit la savonnette dans la main :

— Savonne-toi bien derrière les oreilles. Fais-le pour moi afin de ne pas me causer d'emmerdes.

La savonnette étrangère était lisse comme une loche et sentait très bon. C'était mon premier contact avec une marchandise étrangère. Jusquelà, je n'en connaissais qu'une seule, c'était un

produit japonais pour assaisonner les plats dont on disait qu'il ressemblait à la farine et glissait sur la langue. On l'appelle aujourd'hui le glutamate. J'avais vu une publicité en gros caractères bleus pour ce produit près du théâtre du chef-lieu de district.

Deuxième Maître reprit :

— Gamin, tu as de la veine d'arriver à Shanghai maintenant. Quand notre patron est arrivé, on n'avait pas encore installé les nouveaux réverbères dans la grande avenue.

Il tendit la main pour prendre la savonnette et, tout en s'en frottant distraitement le corps, continua :

— Tous ces grands bâtiments n'impressionnent pas le patron. Il les a vus s'élever. Sa moustache commençait seulement à pousser quand il est arrivé sur le quai de Shiliupu. Il est de la génération « Tong ». Tu ne peux pas comprendre. Deuxième Patron et Troisième Patron sont de la génération suivante, la génération « Wu ». L'année de la chute des Qing, le patron les a sauvés des mains des Anglais et ils sont devenus frères jurés, unis à la vie, à la mort. Le patron est comme ça ! Son pouvoir est basé sur la fidélité.

— Que devrai-je faire pour le patron ? demandai-je dans un élan de respectueuse admiration.

— Tu crois que tu vas être au service du patron ?

Deuxième Maître éclata de rire.

— Tu n'en as pas bavé pendant dix ans et tu prétends servir le patron ?

Je passai ma main sur mon visage et regardai Deuxième Maître en clignant des yeux. Deuxième Maître sourit d'un air mystérieux et dit, presque à voix basse :

— Tu vas être au service d'une femme.

Je m'indignai :

— Je veux servir le patron !

Deuxième Maître devait être particulièrement bien disposé ce soir-là car ma naïveté ne déclencha pas immédiatement sa colère. Il dit en riant :

— C'est la maîtresse du patron depuis dix ans. C'est la reine du music-hall du grand Shanghai.

— Je ne veux pas.

Deuxième Maître grogna pour marquer son mécontentement :

— Merde ! Tu n'es pas le patron, tu n'es qu'un domestique. Tu dois apprendre à obéir.

Je soufflai qu'une idée en tête : servir le patron. Je soufflai :

— Non.

— Comment ça, non ?

Les mains pleines de mousse, Deuxième Maître suffoqué, me balança une gifle. Son visage s'assombrit :

— Non ? Quand tu seras devant elle, il sera trop tard pour apprendre. Non ? Moi qui travaille ici depuis dix ans, je n'ai encore jamais prononcé ce mot. Le petit oiseau ne sait pas que la forêt est

grande ! Beaucoup de têtes ont plongé dans le Huangpu. Tu sais pourquoi ? Hein ? Simplement pour avoir osé prononcer le mot « Non ». Tu as un puissant fusil à la main et tu le prends pour un tisonnier. Petit minable, tu ne manques pas de culot. Je te préviens : tu dois d'abord faire le domestique quelques mois et, si tu tiens le coup, tu pourras tenir le bol de riz brûlant. Compris ?

— Compris.

Deuxième Maître sortit de la baignoire et entreprit de me métamorphoser. Il me fit endosser un ensemble en soie noire et m'expliqua comment retourner les manches :

— Le patron veut un revers blanc de quatre pouces. Tu ne dois pas t'en servir pour te moucher. Le patron ne supporte pas la moindre tache sur les revers. Compris ?

— Compris.

Il alla chercher un peigne et partagea mes cheveux en deux à partir du milieu de la tête. Ensuite, à l'aide d'une paire de ciseaux, il les coupa bien droit à ras des oreilles. J'avais l'impression d'avoir un couvercle de seau hygiénique sur la tête. Enfin, après m'avoir aidé à me couper les ongles, il déclara :

— C'est bien, gamin, à partir de maintenant, tu es le valet de Mademoiselle. N'oublie pas. C'est moi qui t'ai fait venir à Shanghai. Tu dois te comporter correctement pour ne pas me faire perdre la face. Et si, par la suite, tu fais fortune, n'oublie pas la journée d'aujourd'hui. Tu n'oublieras pas ?